

Jean-Louis Loubaresse

Maërvê

Les Gris

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

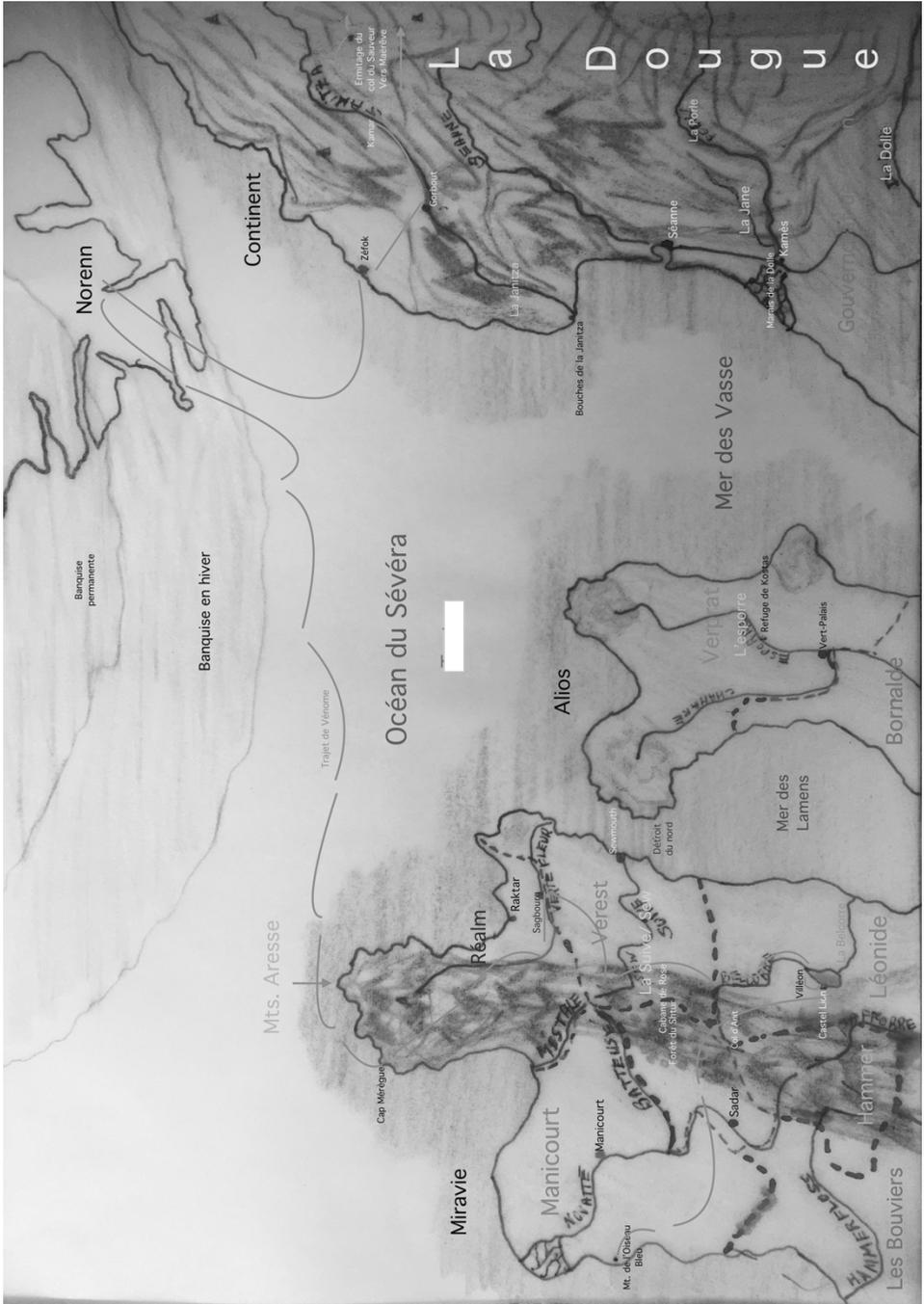
ISBN : 979-10-424-2659-0

© Jean-Louis Loubaresse

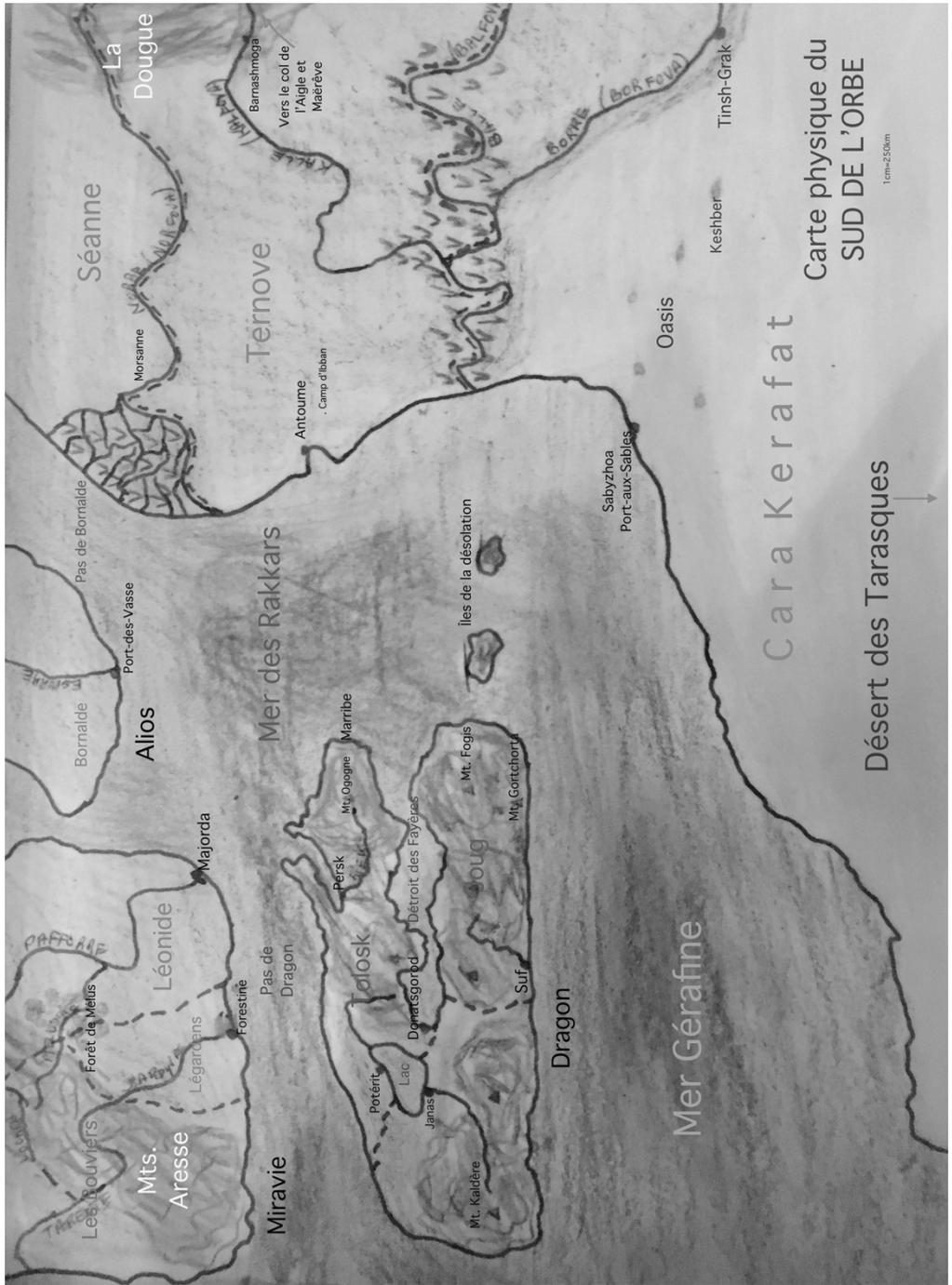
© Jean-Louis Loubaresse pour les cartes, illustrations et couverture

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

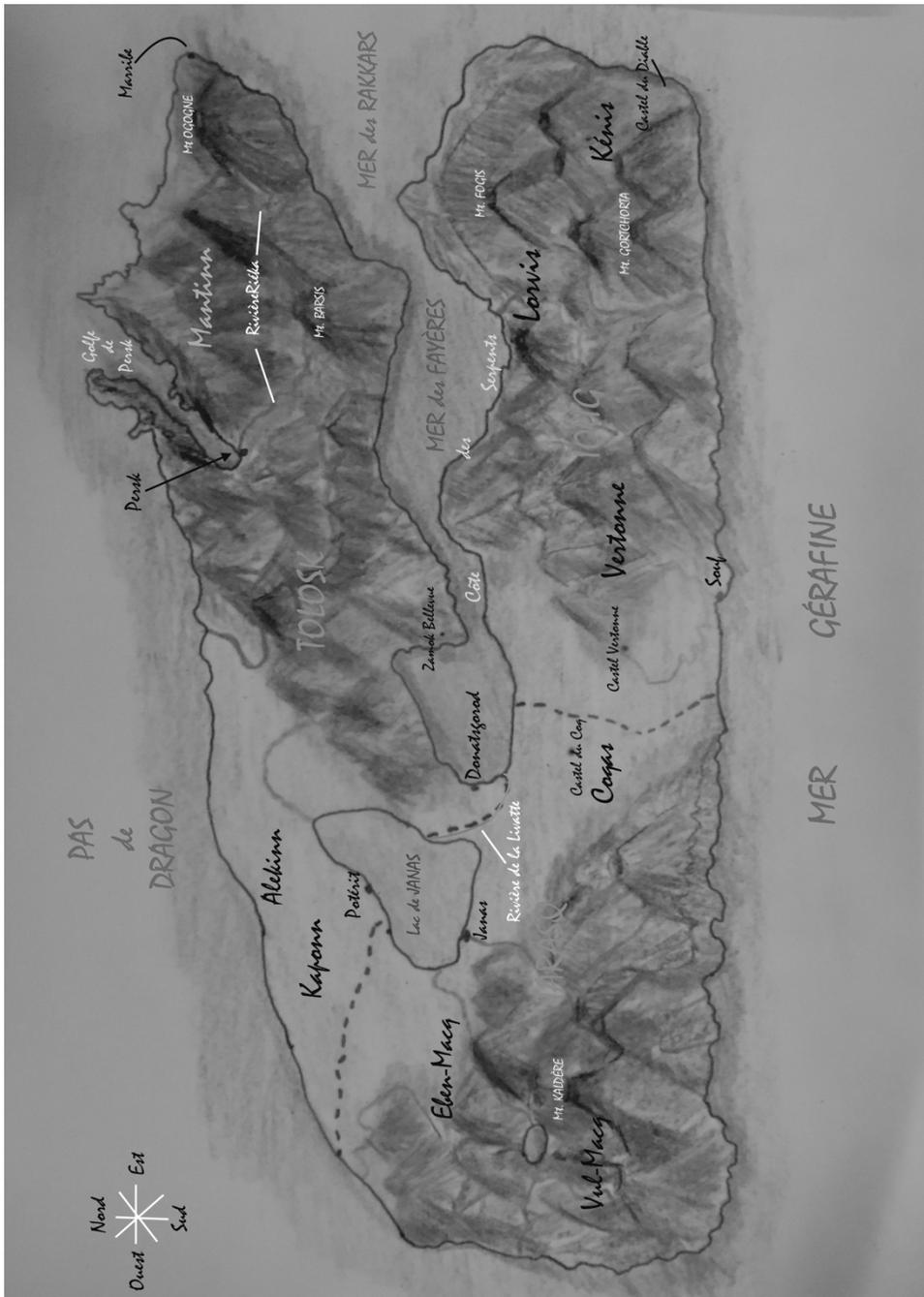
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



Carte du Nord de l'Orbe (Bibliothèque de Potérit)



Carte du sud de l'Orbe (Bibliothèque de Wunderstell)



Carte de Dragon (Bibliothèque de Potérit)

Résumé des livres précédents.

Livre I : Séanne

Zak, un jeune homme de seize ans est chargé par son père de porter des chaussures au Castel-Lysandre. Là, il fait la connaissance de Linus Lysandre, le cousin de la princesse Sunil, dont Zak est secrètement amoureux. Une amitié se noue entre les deux, non dénuée d'ambiguïté.

Un troisième personnage va se joindre à eux, Diéter, garçon timide et maladroit. Enfin Léa, la fille du boulanger du castel, va compléter cette bande d'amis.

Lors d'une sortie ensemble, Linus a un accident et demande qu'on le rapatrie très vite au château des Lysandre. Il doit y effectuer son swige.

Car Linus et Sunil Lysandre sont en réalité des swiges¹, c'est-à-dire deux personnes en un seul corps changeant selon que l'un ou l'autre est au-devant de la scène.

La situation va se compliquer quand Aloÿs Main-d'Or, le grand Maître de tous les magiciens de l'Orbe, vient en personne leur annoncer qu'ils doivent accomplir leur destin : gagner la contrée mythique de Maêrêve pour se mettre aux ordres du Sakoun.

Décision difficile car ils doivent trouver dix compagnons pour les suivre et la situation politique est compliquée. Leur père est assassiné par le général Garfold Barn et mène avec l'aide de l'empereur du Kérafat voisin, une guerre de conquête de Séanne.

Avant d'accomplir son destin, Sunil, héritière de son père, veut faire obstacle aux envahisseurs. Mais elle est faite prisonnière et bientôt c'est Linus qui subit les tortures et humiliations de Garfold.

Leurs amis, Diéter, Léa et Zak, se mobilisent aussitôt pour sauver Sunil. Ils y réussissent et c'est à cette occasion que Zak apprend la vérité sur la nature de swige de Linus/Sunil. Enfin Sunil annonce à ses amis ce qu'elle attend d'eux. Ils acceptent avec plus ou moins d'enthousiasme. Il y aura cependant encore bien des énigmes à résoudre.

Livre II : La Dougue est une digue

Il faut fuir Séanne assiégée par les troupes du pays voisin. Une course poursuite s'ensuit à travers les gorges de la Janitza pour atteindre le col du Sauveur d'où il sera possible de passer à Maêrêve.

Marllo, le compagnon du grand maître de l'ordre des magiciens (celui-là même qui a annoncé leur destin à nos héros) est contraint de se réfugier sur un volcan après l'assassinat de son maître et amant.

Là, il se lit avec un jeune dragon encore dans son œuf. Il devient le premier dragonnier après le légendaire Guido Draconis.

Pendant ce temps, en Miravie, la situation politique se tend. Le roi Arthus (véritable père biologique de Linus et Sunil) est vaincu par une coalition de seigneurs rebelles sous la direction de Nécarius, frère cadet d'Arthus. La mort du roi provoque de graves troubles et la répression s'abat sur le pays.

¹ On emploie « swige » pour désigner la personne qui a cette qualité-là, « swiger » pour indiquer le changement de personne (on dit qu'elle est alors présente au monde, tandis que l'autre est enfouie à l'intérieur)

Juste avant de mourir, Arthus a confié à Sécott Couras, son page, la mission de mettre son enfant à naître à l'abri. Mission dont il va s'acquitter au prix de la mort de deux frères et d'une sœur de la reine Lène. Celle-ci met des jumeaux au monde, mais meurt des suites des épreuves qu'elle a subies pendant la fuite.

Sécott, quant à lui, trouve refuge auprès du domine des Bronzes qui lui cède un vieux château en ruine, perdu au milieu d'une vaste forêt dans la montagne.

Un mage maléfique a reçu la mission d'éliminer Linus et Sunil, potentiel successeur de leur père Arthus. Il les suit jusqu'au col du sauveur et utilise un sort de magie noire pour cela : une jeune paysanne, Jeannette, qu'il a enfermée définitivement dans un corps de serpent venimeux.

Mais sa tentative échoue et il se voit même entraîné contre son gré dans le tunnel qui permet le passage des Compagnons vers Maërvêve. Tout cela grâce à Rose, personnage essentiel, magicienne malicieuse et gourmande qui cache un secret.

Livre III : Le prix à payer

Lors de la traversée du tunnel qui conduit, à Maërvêve, Linus et Sunil se trouvent soudain séparés. Linus va même être totalement absent de la conscience de sa sœur pendant toute la traversée de Maërvêve.

La traversée des différents cercles (il y en a sept) va être encore plus périlleuse que la précédente fuite à travers les gorges de la Janitza.

Il faut surmonter des épreuves au cours desquelles l'un des compagnons perd la vie : un océan qui apparaît et disparaît, une forêt inondée infestée de bêtes féroces, des habitants hostiles et difformes, une steppe où chaque plante, chaque animal représente un danger.

Des dissensions apparaissent dans le groupe. On reproche à Sunil son égoïsme et son enfermement. Elle a découvert dans le tunnel une boule, le Védavis, qui lui permet de voir ce qui se passe dans le monde et de garder ainsi le contact au-delà de la Dougue. Grâce à elle, ses visions deviennent de plus en plus précises et surtout elle peut les contrôler. Mais en même temps, cela l'isole du reste du groupe.

Enfin, Sunil parvient au centre même de Maërvêve où elle retrouve enfin son double, son frère Linus. Ils font la connaissance du Sakoun Noel, le gardien du Puits. C'est là qu'ils apprennent en quoi consiste leur tâche, ce destin qu'on leur a annoncé. Mais Linus refuse ce destin. Il n'a qu'une idée en tête : repasser vers son monde et se venger de Garfold.

La situation va se débloquer quand Rose et Jasmin vont se déclarer prêts à assumer le rôle d'élus appelés par le Sakoun.

Mais Vénome leur a tendu un piège à la sortie du dernier cercle de Maërvêve. Il a obligé Zak à se jeter dans un brasier, le défigurant horriblement. Il a attendu Sunil, est tout proche d'atteindre son but et s'apprête à la tuer, quand le serpent Jeannette le mord au pied. Linus achève le sorcier.

Les compagnons peuvent alors repasser de l'autre côté de la Dougue, cette montagne quasi infranchissable qui sépare Maërvêve du monde des humains. Mais les chemins de Sunil et Linus divergent. Chacun part de son côté.

Diéter pendant ce temps a fait la rencontre de Marllo et d'un dragon. Lui aussi, qui s'est vu pousser deux magnifiques cornes sur la tête, devient dragonnier et va suivre sa voie sans oublier ses amis.

Le col de L'Aigle

Col de l'Aigle- 18 tober 46 p.L².

Le col de l'Aigle était enfoui sous une épaisse couche de neige. Ils étaient entrés quelques minutes avant dans le refuge, gardien des portes de Maërève. Odibare³ en était ressorti pour rendre ses tripes et souiller la blancheur immaculée de la poudreuse qui avait absorbé une tache jaunâtre et visqueuse, plus de la bile amère que le contenu d'un repas antérieur. Zak l'avait suivi et, s'il n'avait pas vomi, il avait besoin à l'évidence d'un grand bol d'air frais. Ses deux mains appuyées sur les genoux, il essayait de reprendre son souffle et ses esprits. Il tourna la tête vers Odibare qui finissait de se vider.

— *Dinimu tut-alei*⁴? lui dit-il en tentant les quelques mots de kéran qu'il connaissait, appris avec le même Odibare.

Odibare confirma qu'il allait bien par un signe de tête. Il respirait profondément pour calmer son cœur qui battait à tout rompre. Mais il ne put s'empêcher de sursauter encore à la vue du visage de Zak, comiquement ou effroyablement difforme. Ces marques le ramenaient vers le spectacle qu'il venait de voir à l'intérieur de la hutte.

— Quoi lui faire ? interrogea-t-il en tendant sa main vers le refuge.

— *Kinit-savopi*⁵ ! murmura Zak, plus pour lui-même que pour donner une réponse à son compagnon d'infortune. Parfois j'ai du mal à le comprendre.

Linus apparut sur le seuil de la porte, pâle mais fermement campé sur ses deux pieds comme si le spectacle qu'ils avaient découvert à l'intérieur ne l'avait que faiblement affecté.

— Nous sommes sur la bonne voie, annonça-t-il aux deux autres. Je suis sûr que c'est son œuvre. Nous allons nettoyer toute cette boucherie et nous mettre à l'abri quelques jours avant de reprendre des forces pour la suite de notre voyage.

Odibare se redressa comme un ressort, soudain rouge de colère :

— *Ket-teri el dia*⁶ ! s'exclama-t-il, outré d'une telle proposition.

² p.L. post Léonim. Léonius est le roi fondateur de la dynastie des Léonesse. Il a institué un nouveau comput calendaire à partir de sa conquête du trône de la Vasse.

³ Tous les personnages déjà rencontrés dans les livres précédents sont répertoriés à la fin du livre p.393

⁴ Comment vas-tu ?

⁵ Je ne sais pas

⁶ Il n'en est pas question

Linus garda son calme. Il regarda le garçon et l'enveloppa d'une ouate de contentement. Odibare finit par accepter d'un hochement résigné de la tête, accompagné cependant d'un sourire aux lèvres.

Linus s'étonna une nouvelle fois de cette faculté merveilleuse qu'il contrôlait de mieux en mieux. Il lui suffisait de penser bien- ou malveillance pour que la personne en face de lui acquiesce ou fulmine. La mine satisfaite de Linus n'échappa pas à l'observation de Zak.

— Et comment allons-nous faire sans vomir à nouveau ? C'est affreux ce qu'il y a là-dedans. C'est l'œuvre d'un fou ou d'un monstre pervers sans humanité. Comment a-t-on pu torturer à ce point ce pauvre homme ?

— Crois-moi ! Il n'y a rien là que de très banal. Tu devrais maintenant savoir, toi mieux que nous tous, que la cruauté est chose commune parmi les hommes. Je crois connaître celui qui a fait ça et ça tombe bien. C'est lui que je cherche. Viens Zak ! Tes connaissances magiques me seront utiles pour recueillir le plus d'éléments utiles possibles. *Odibarech ! Kymi-tu zel doge et fafidhi cym shygan*⁷ !

Sans attendre ni consentement ni protestation, il disparut dans la bouche sombre découpée sur la façade de pierre de la hutte. À contrecœur, Zak le suivit. Odibare s'éloigna et contempla le paysage devant lui. Peu à peu, ses sens et son esprit, rudement mis à l'épreuve par la scène aperçue dans la petite pièce, s'apaisaient, retrouvaient leur sérénité.

Le refuge se situait sur le flan est de la montagne, face à Maërvêve. Le garçon aurait bien voulu apercevoir son pays, mais les épais nuages dont lui avaient parlé Zak lui bouchaient la vue malgré le grand soleil de cette journée d'hiver. Il s'avança, mais rapidement, la hauteur du manteau neigeux l'empêcha de continuer vers un promontoire qui dominait la mer de nuage. Il soupira et rebroussa chemin. Les deux chiens, Doga et Peluche, étaient allongés et dormaient, comme si le froid et la neige ne les dérangaient pas. Odibare s'approcha et les caressa vigoureusement. Peluche grogna un peu et Doga souleva la tête pour lécher la main qui le secouait.

— *Muto, neto dogech* !⁸ les félicita-t-il.

Il est vrai que les chiens les avaient sauvés à plusieurs reprises de situations périlleuses. Odibare, tout en les regardant avec reconnaissance, songea au périple qui les avait conduits jusqu'à cette misérable cahutte dont Zak et Linus disaient qu'elle était la « *ytea del gorita* ! »⁹. « Peuh ! » pesta la voix en lui-même, mais cette fois en franco, langue qu'il utilisait de plus en plus par nécessité. « Même pas *momshyca*¹⁰ »

⁷ Odibare ! Occupe-toi des chiens et trouve-leur un abri.

⁸ Braves, gentils chiens !

⁹ La gardienne du col

¹⁰ Abri de moutons

Les difficultés avaient commencé, tout en bas de cette montagne au sommet de laquelle il se trouvait maintenant. Il était encore plein d'enthousiasme et d'optimisme. Il appréciait la compagnie de Zak et de Linus, comme celle de deux grands frères. Il se sentait euphorique à l'idée de la vie aventureuse qu'il n'allait pas manquer de mener. Ça le changeait du train-train dans sa communauté angüelle. Obéir aux ordres des anciens, s'occuper des autruches, les mener à la pâture et rentrer le soir pour entendre encore et toujours les mêmes histoires contées par les bardes sur le glorieux passé du peuple des humains. Il la connaissait par cœur, cette histoire, tant il l'avait entendue souvent. Ah ! Le sentiment de liberté qu'il avait éprouvé quand il avait traversé le fleuve ! C'était une vraie libération, un soulagement de ne plus avoir toute sa nombreuse parentèle sur le dos, tous ces vieux et ces vieilles qui ne cessaient de surveiller les jeunes pour les remettre dans le « droit chemin » à la moindre incartade. Ils étaient immédiatement rappelés à l'ordre d'une remarque acide et impérieuse. C'est que personne n'aurait osé remettre en question leur autorité. Ils auraient été immédiatement durement punis. Ainsi le voulait une tradition séculaire.

Les premières semaines furent joyeuses et faciles. Ils longeaient la grande mer intérieure qui n'apparaissait que le soir. Dans la journée, la prairie du piémont fournissait en abondance gibier, baies et plantes comestibles. Il n'avait son égal pour pêcher de succulents poissons bien gras dans les ruisseaux qui descendaient de la montagne. Tous les soirs, les trois avaient suffisamment à manger à leur faim, sans avoir à entamer les provisions qu'ils avaient chargées sur le dos des autruchevals. Odibare n'avait quasiment rien à faire pour les soigner. Elles trouvaient elles-mêmes ce dont elles avaient besoin. Si bien qu'il prenait grand plaisir à entendre les histoires autrement plus excitantes de Zak et de Linus, qui traduisait parfois pour lui. Mais la plupart du temps, il écoutait leurs récits en franco en essayant d'en comprendre le plus possible. Il avait fait de grands progrès et cela rappela à Zak les efforts de Silva pour s'intégrer au groupe des compagnons de Maërvêve. C'était d'ailleurs Zak le plus bavard, malgré ses difficultés d'élocution. Linus n'avait pas tout vécu, comme il l'avait expliqué, un soir, avec un peu d'amertume dans la voix. C'est ce que Odibare avait ressenti, intuition immédiatement démentie par une bouffée de joie.

Cette première période avait fini le jour où Linus, apercevant une modeste borne à l'entrée d'une vallée qui s'enfonçait vers la montagne et ayant lu l'inscription déclara :

— C'est ici que nous grimpons. Odibare, les autruches ne pourront plus nous suivre, *diken tut-fafari cym'mit* ?

— *Cyn kilyt-gei. Cyf-finfasheshi nel vega ibel moga*¹¹, avait-il répondu sans être vraiment certain que ce serait bien le cas.

Il s'inquiétait de cet océan imprévisible et n'était pas persuadé que les autruches tenteraient l'aventure. Mais elles parviendraient sûrement à s'en sortir et lui ne voulait pas que ce souci de leur sort l'empêche de continuer. Tout cela était trop excitant pour se tordre l'esprit avec quelque chose d'aussi trivial que la destinée d'une demi-douzaine d'autruches géantes, même s'il les aimait beaucoup.

Mais ils ne prirent pas de suite le chemin de la montagne. Linus voulait découvrir l'entrée du passage qui devait nécessairement mener vers le col de L'Aigle et le refuge de l'ermite qui le gardait. Mais en vain. Il fallut se résoudre à entreprendre l'escalade de la Dougue, après une semaine entière de recherches infructueuses.

Le plus délicat fut de répartir les charges entre eux trois. Les chiens prirent aussi leur part du fardeau malgré leurs protestations bruyantes, mais Linus n'eut qu'à prononcer une douce parole et le tour était joué. Bientôt, ils avaient chacun sur leur flancs deux baluchons remplis de vêtements chauds et de quelques bonnes paires de chaussures. Linus avait bien pensé à tout. Eux-mêmes ressemblèrent aussi vite à des baudets lestés de leurs faix. Zak avait insisté pour que le poids qu'Odibare aurait à porter soit plus léger que les leurs, mais — va savoir pourquoi — celui-ci avait refusé avec le sentiment allègre qu'il serait beaucoup plus heureux ainsi. Zak avait regardé Linus d'un œil noir, sans insister cependant. Le soir de la première journée, Odibare s'était endormi comme une masse, sans même manger. Le lendemain, il s'écroula sur le chemin, épuisé par le poids trop lourd pour son âge et sa force. Ce n'est qu'alors que Linus consentit à abandonner quelques précieuses affaires.

Tember était déjà bien avancé et l'automne s'annonçait. Les nuits étaient bien plus fraîches, d'autant plus qu'ils prenaient de l'altitude. Les forêts denses qui couvraient les pentes de la montagne étaient de plus en plus sombres et ne permettaient pas de se réchauffer dans la journée. La pluie se mit aussi à tomber sans discontinuer pendant plusieurs jours de suite et ils furent trempés jusqu'aux os. Impossible de trouver un seul endroit sec, impossible d'allumer un feu avec du bois mouillé : ils frissonnèrent, claquant des dents la nuit, ne parvenant pas à se réchauffer.

À la fin du mois, les premières neiges firent leur apparition alors qu'ils s'engageaient sur des pentes plus raides. Ils durent aussi traverser une gorge profonde, dans le torrent de laquelle ils pataugèrent des heures durant. Quand ils sortirent enfin, Odibare avait les lèvres bleues et il tremblait de tout son corps. Les chiens s'ébrouèrent et éjectèrent des paquets d'eau. Zak demanda une pause dans leur avancée. Linus refusa et dit qu'il fallait arriver au sommet avant

¹¹ Que vas-tu faire d'elles ? Je les laisse aller. Elles trouveront le chemin vers la maison.

l'hiver, qu'ils n'y arriveraient pas sinon. Zak dut céder, une fois de plus, mais Odibare voyait bien qu'il était de plus en plus mécontent de la situation. Il ressentait la tension entre les deux. Les soirées n'étaient plus aussi chaleureuses que dans la plaine et paraissaient maintenant si lointaines, presque irréelles, un souvenir de paradis perdu.

La fatigue n'expliquait pas tout. Il y avait autre chose, mais il ne parvenait pas à déterminer quoi. Il baignait dans une bonne humeur indestructible, malgré les difficultés croissantes du chemin, malgré la chute qu'il avait faite, dévalant de plusieurs coudées sur une pente trop raide et trop humide à gravir avec de telles charges. Un arbuste providentiel l'avait arrêté dans sa glissade mortelle vers le précipice. Il s'en était tiré avec quelques bleus et un doigt cassé. Mais rien n'avait entamé sa joie de vivre. À la suite de cet incident, il entendit Zak se disputer violemment avec Linus, les éclats de leurs voix résonnant en écho. Il ne comprit pas tout, mais il entendit les mots « il crève ! » « Influencer ! » « Oublier ... danger » Mais de quoi parlait Zak ? De quelle influence, de quel danger ? Il était satisfait de son sort, lui. Pourquoi Zak était-il en colère ? Jusqu'à ce que Linus, conciliant, finisse par lui demander :

— *Tudivot-inrui ? Napot-inarei.*

— *Dipur ? Kel dumo yma. Kicit-gyti aba^wa-uf*¹²

Linus s'était tourné vers Zak et avait simplement dit :

— Tu vois ! Tout va bien. Il va bien et si nous ne continuons pas à avancer, l'hiver va nous surprendre et nous serons coincés. Il nous faut atteindre le col de l'Aigle avant que cela n'arrive. En route !

Et sans même prendre le temps de bander le doigt cassé, il leur avait tourné le dos et continué son chemin, plus haut, toujours plus haut.

Odibare observa ce doigt que Zak n'avait attelé que le soir venu, mais qui avait conservé sa déformation. Il avait souffert horriblement mais avait serré les dents et avancé comme les autres. Mais rien à voir encore avec ce qui les attendait un peu plus tard, trois jours seulement après ce premier incident. Les poils de ses bras se dressèrent à ce souvenir. Cette fois, c'étaient les chiens qui les avaient sauvés d'une mort certaine. Il caressa la fourrure soyeuse de Peluche qui protesta en lui montrant les dents.

Ils avaient trouvé l'entrée d'une grotte pour s'abriter la nuit. Une occasion rare dont il fallait profiter. Ils avaient réussi à allumer un feu et Doga avait ramené un lapin. Ce soir-là, tout allait bien. La journée de marche avait mis à mal et son dos et les muscles de ses jambes, tant le rythme imposé par Linus était soutenu, mais tout allait bien. Il pouvait réchauffer ses membres engourdis à la chaleur du foyer et il avait mangé suffisamment pour que son ventre ne grouille pas comme les autres jours. Zak avait demandé à ce qu'on entame les

¹² Tu veux te reposer ? Nous pouvons nous arrêter. — Pourquoi ? C'était un accident idiot. J'ai glissé sur une pierre.

provisions emportées dans les sacs, pour alléger leur fardeau et leur faim, mais Linus avait refusé. « Nous en aurons besoin plus haut. Nous ne trouverons plus grand chose à manger » avait-il laconiquement déclaré. Odibare avait constaté que Zak, une fois de plus avait fait une moue désapprobatrice. Ils s'étaient allongés pour s'endormir dans l'instant.

Les aboiements furieux des chiens un peu en contrebas les réveillèrent brusquement. Ils furent sur leurs pieds en un saut et virent dans la pénombre la silhouette d'un ours qui fonçait vers eux malgré le harcèlement des chiens. Doga reçut un coup de patte qui l'envoya bouler à quelques coudes. Il resta étendu sur le sol. Pour une raison inconnue, Peluche restait prudemment en retrait et évitait l'ours. Celui-ci fut bientôt sur eux et se dressa de toute sa hauteur. Il grognait et voulait manifestement entrer dans la grotte, sans doute pour hiberner. Il avança encore de deux pas et s'apprêtait à arracher la tête de l'un d'entre eux — Il ne savait plus de qui il s'agissait— quand Peluche qui ne reculait plus lui tomba sur le dos. L'ours se retourna, mais ne parvint pas à l'atteindre. Au même moment, Doga, remis de son étourdissement, l'attaqua au cou. L'ours poussait des hurlements rageurs et secoua son énorme corps pour se débarrasser des deux « tiques » qui s'étaient accrochées à lui. C'était en tout cas l'image qui était venue à Odibare. La bête presque aussi grande qu'un ours des steppes réussit à arracher Doga de son cou en lui infligeant une longue estafilade sur son flanc. Le chien lâcha prise avec un gémissement déchirant, mais courageusement il repartit à l'attaque. Peluche n'avait pas desserré ses mâchoires. L'ours, malgré ce poids qui aurait dû l'affecter, retarder sa marche et contraindre ses mouvements, se tourna à nouveau vers les trois humains. Mais ceux-ci avaient eu le temps de filer dans la forêt. L'ours, ignorant comme si elle n'existait pas celle qui avait planté ses crocs dans son dos, entra dans la grotte d'un pas tranquille en poussant un dernier et menaçant avertissement. Peluche revint un peu plus tard, en boitillant, la moitié de la face en sang. Comme de solides chiens de Maërvêve, ils se remirent vite de leurs blessures. Odibare souriait à la douce pensée des exploits qu'ils avaient accomplis cette nuit-là. « *Dhu-san, povu schud nanit-evi. Nam nikel ted-puropi nan.* »¹³ pensa-t-il avec reconnaissance.

La prudence de Peluche à éviter les coups de l'ours s'expliqua un peu plus tard, quand Odibare s'aperçut qu'elle était grosse. Doga refusant de la quitter, ils furent distancés, mais tous les soirs, ils retrouvaient leurs compagnons humains déjà allongés et endormis. Pour la première fois, Odibare en voulut à l'impitoyable inflexibilité de Linus. Il sentit un court instant une onde de bonheur l'envahir alors qu'il émettait sa critique, mais il la repoussa et continua à protester. Une nouvelle vague plus forte le submergea et il eut alors l'intuition vague que Linus était à l'origine de ce sentiment.

¹³ Sans vous, nous ne serions peut-être plus là. Nous n'avions rien pour nous défendre.

Peluche mit bas quelques jours plus tard une dizaine de chiots qu'elle dévora immédiatement avec Doga. Les chiens avaient considérablement maigri et la nourriture se faisait de plus en plus rare avec l'arrivée de l'hiver. Ils privilégiaient leur survie à leur reproduction. Doga déposa même trois petits corps encore gluants devant eux, mais ils repoussèrent l'offrande et Doga n'en fit qu'une bouchée.

Jusqu'à leur arrivée au col de l'Aigle, les incidents et les accidents s'étaient multipliés, les difficultés et les obstacles accumulés. Il ne se souvenait même plus de tous ceux qui lui apparaissaient bénins au regard de l'affreux spectacle de la hutte.

Ils l'avaient aperçue enfin en émergeant de l'épaisse couche de brumes et de nuages qui avait peu à peu envahi leur horizon sans vouloir disparaître malgré le vent qui soufflait parfois fort. Le ciel aurait dû être clair comme du cristal bleu. Il restait uniformément d'un gris sale et tenace. Ils avaient poussé des cris de joie à la vue de la petite hutte en pierres qui gardait le passage. Ils avaient même couru autant que la fatigue de leur interminable chemin et la pente le leur avaient permis. La porte était ouverte, pendant à ses gonds et aucune fumée ne s'élevait de la cheminée. Cela était bizarre. Il gelait à pierre fendre et le froid était si vif que tous les trois, engoncés qu'ils étaient dans plusieurs couches de vêtements, ressemblaient à des épouvantails. Ils entrèrent après avoir crié pour annoncer leur présence et demander la permission. Mais seul le silence leur répondit.

Le spectacle qu'ils avaient découvert avait provoqué les convulsions de son estomac. Odibare ferma son esprit à ces images qui l'horrifiaient. Il ne voulait pas revoir ce qu'il avait vu il y avait à peine un instant : cloué sur la table dressée, le corps du vieillard, une dépouille uniformément noircie par sa momification, était lacéré de coups de poignard, qui dessinaient un paysage savamment conçu par un jardinier fou. Des blessures, dont les bords béaient sur du sang coagulé. La tête, dont la peau avait disparu, était appuyée sur l'épaule et ne devait tenir que par miracle. À leur entrée fracassante, elle se détacha du cou et vint rouler devant Odibare. Il la contempla un instant, comme hébété. La bouche sans lèvres s'ouvrait sur des dents poisseuses d'un sang noirci, les yeux n'étaient plus qu'un point de ténèbres contemplant le néant. Il leva à nouveau les yeux vers le corps parcheminé.

Le ventre fendu laissait entrevoir, sous un amas de chairs putréfiées et figées par le gel, quelques vertèbres. Ce qui avait dû être les viscères formait un tas de poussière brunâtre aux pieds du cadavre. Avant de se précipiter dehors avec un haut-le-cœur, Odibare remarqua encore un détail : les mains crispées autour des clous qui maintenaient le corps n'avaient plus d'ongles. Ceux-ci gisaient aux pieds du corps martyr, à côté de la pince qui avait servi à les arracher.

— Odibare ! entendit-il la voix de Zak. *Tudit-alei ?*

Il s'était approché de lui sans se faire remarquer et s'adressait à lui avec douceur.

— *Dike? Oh! Doku, doku, kit-alei*¹⁴. Quoi il passe ?

— Linus et moi voulons sortir le corps et l'enterrer sous la neige. Je venais voir si tu voulais éviter cela. Nous l'avons dissimulé sous un drap.

— Je aller bien. Moi fais maintenant ça Linus a demandé, répondit Odibare après un moment d'hésitation.

Il se leva, appela les chiens et passa derrière la maison pour se mettre à la recherche de tout ce qui pourrait les aider. Mais il était bien décidé à accueillir Doga et Peluche à l'intérieur de la hutte. Il n'était pas question de les laisser dehors par ce froid, même sous cet appentis qui attenait au mur arrière. Il refusa cependant d'entrer dans la maison tant que les deux autres n'eurent pas nettoyé et rangé la pièce.

Quand tout cela fut fait, la nuit était tombée depuis longtemps et ils ne prirent même pas la peine de manger ni encore moins de se parler. Odibare se roula en boule dans un coin, serrant ses poings à se faire mal. Même Linus semblait avoir renoncé à l'inonder de sensations positives. Lui aussi, ainsi que Zak avaient sombré dans le sommeil sans une parole, dans un silence de mort, uniquement troublé par les sifflements du vent qui continuait à souffler sans disperser la mer de nuages de Maêrêve. Le garçon songea un instant avant de s'endormir à ce qu'il venait de quitter, sa famille, son village dans des ruines antiques, les hommes et les femmes de son clan, ses autruches, sa vie tranquille. Il eut un bref regret avant que l'oubli ne le gagne avec un dernier soupir et un ultime frisson.

Le lendemain, la porte était bloquée par la neige. Linus pesta : impossible de poursuivre leur chemin.

Col de l'Aigle- Six mois plus tard.

L'hiver qu'ils passèrent confinés dans cette hutte minuscule, sans confort, balayée par les vents qui soufflaient leur furie d'un versant à l'autre de la montagne ne fut rien, sinon difficile. Il fallut dégager l'entrée plusieurs fois pour pouvoir sortir et trouver à manger. Dès que le temps le permettait, deux d'entre eux partaient à la chasse, plus bas, là où ils avaient quelque chance de trouver du gibier pas encore frigorifié, ni en hibernation. C'étaient des journées harassantes de marche à travers la haute neige, dont ils revenaient souvent bredouilles. Ils ne mangeaient donc pas toujours à leur faim. Quelques disputes éclatèrent, aussitôt étouffées par le don de Linus. C'est qu'ils devaient manger, dormir, vivre dans une seule pièce étroite, mal isolée des coups de butoir du vent qui pénétrait dans la chaumière par tous ses interstices impossibles à colmater.

¹⁴ ... tu vas bien ? —Quoi ? oh, oui, je vais bien.